

POUR LES TOUAREGS, LES OCCIDENTAUX NE SONT-ILS QUE DES PAÏENS ?

Article paru dans Maxime Del Fiol et Claire Mitatre. *Les Occidents des mondes arabes et musulmans. Afrique du Nord - XIX^e-XXI^e siècles*, Éditions Geuthner, 2018, p. 41-56

Dominique CASAJUS

Comment ne pas évoquer, dans cet ouvrage où nous avons été invités à parler des « constructions musulmanes de l'Occident », l'essai dans lequel Edward Saïd proclama en 1978 que l'Orient dont s'occupent les orientalistes est une fabrication de l'Occident ! Les bruyants débats qui ont suivi la publication d'*Orientalism* nous ont, en effet, appris beaucoup de choses, que nous n'aurions garde d'oublier. Et tout d'abord que, à supposer qu'il y eût « fabrication », elle ne fut pas exactement « de l'Occident », car il y eut à peu près autant d'orientalismes que d'orientalistes. C'est pourquoi, lorsque je me suis proposé de contribuer à notre débat en évoquant la façon dont les Touaregs voient les Occidentaux, je me suis bien promis de ne pas livrer un tableau général qui eût été forcément illusoire : leur « occidentalisme » n'est pas plus uniforme que notre « orientalisme ». Je me limiterai donc à quelques esquisses, prises lors de mes séjours dans la région d'Agadez (Niger) entre 1976 et 1990. Elles ne valent que pour les moments et les lieux où elles ont été crayonnées, et il serait hasardeux d'extrapoler à partir d'elles.

Quelques thèmes y sont cependant récurrents, qu'on percevra mieux si l'on met ces instantanés en regard de témoignages provenant d'une région plus septentrionale et datant de l'époque où les Français établissaient leur mainmise sur le pays touareg. J'ouvrirai donc mon propos en me plaçant en 1905. Cette année-là, une colonne conduite par le capitaine Dinaux fit une longue tournée à travers le Hoggar. L'intention du capitaine était de préciser – et de durcir – les termes d'un accord signé un an plus tôt avec Moussa agg Amastan², l'un des principaux notables du pays. En février 1904, conscient que le rapport des forces ne lui laissait pas le choix,

¹ *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.

² Agg (ou ag) est l'équivalent du *ben* arabe.

celui-ci s'était résolu à prendre langue avec les Français et à leur offrir sa collaboration. Le capitaine Métois, qu'il avait alors rencontré à In-Salah, avait passé avec lui une convention aux termes assez bénins, et accepté de le reconnaître comme amenokal – la dignité la plus élevée du Hoggar –, bien que le Touareg ne fût alors que l'un des trois prétendants en lice. Mais Dinaux, le successeur de Métois, ne voyait pas les choses ainsi. Il consentait à le confirmer dans sa dignité d'amenokal mais, pour le reste, il voulait que les choses fussent claires : Moussa ne devait pas se considérer comme le collaborateur des nouveaux maîtres du pays, mais leur subordonné. Autant dire que c'en était fini de l'indépendance du Hoggar¹. Moussa avait beau être résigné, il n'en était pas moins inquiet. Dans le carnet où Dinaux a transcrit ses entretiens avec les chefs touaregs, on lit à la date du 26 juin 1905 :

La conversation dévie vers la religion, les chefs disant : nous obéirons en tout, mais à condition de ne pas changer de religion. [Je les rassure en leur disant] ce que nous avons fait en Algérie pour l'islamisme ; mosquées, traitement, pèlerinage, ramadan... etc.

Telle était donc la principale crainte de Moussa et des siens : être obligé de changer de religion. En ceux qui prenaient alors possession du Hoggar, ils voyaient avant tout les sectateurs d'une croyance étrangère. De plus, leurs interlocuteurs étaient accompagnés d'un ministre de leur propre religion : Charles de Foucauld s'était joint à la colonne. On lit sur la même page du carnet de Dinaux :

Et la présence du Père de Foucauld pouvant être mal interprétée, on fait son éloge ; ses deux grands principes : aidez-vous les uns les autres ; rendez le bien pour le mal. Moussa riposte : cela est aussi dans notre religion².

Inquiet à l'idée qu'on pourrait l'empêcher de pratiquer sa religion, Moussa est de surcroît soucieux d'affirmer qu'elle est d'une dignité égale à celle de ses interlocuteurs.

¹ Voir PANDOLFI Paul, *Les Touaregs de l'Ahaggar. Parenté et résidence chez les Dag-Ghali*, Paris, Karthala, Hommes et Sociétés, 1998.

² Cité d'après PANDOLFI Paul, « "Sauront-ils séparer entre les soldats et les prêtres ?" », sur l'installation du Père de Foucauld dans l'Ahaggar », dans *Journal des Africanistes*, Volume 67, n° 2, juillet-décembre 1997, p. 54.

On retrouve la même inquiétude, avec la véhémence en plus, dans ce poème dû à un adolescent qui suivait de loin la colonne, Elou ag Boukheida :

Les places abandonnées de nos anciens campements
et les lieux où naguère se tenaient les réunions galantes
sont remplies de Châanba, d'Arabes¹
et de païens qui ne tiennent jamais en place. [...]
Ô vous, au nom de Dieu et pour l'amour des saints,
Où que vous soyez, avant tout, marchez contre eux ;
Quoi qu'il arrive, ils n'auront pas l'aide de Dieu :
Ils marchent dans la désobéissance au Prophète,
Ils sont destinés au grand feu de l'enfer.
Mieux vaut pour vous gagner, par la guerre sainte, les récompenses
célestes
Que de vous soumettre à des hommes à la bouche non voilée
Et à moustache de chiens...²

Cette pièce est une de celles que Foucauld a recueillies en 1907 au cours d'une seconde tournée Dinaux. L'introduction qu'il lui a jointe commence ainsi :

La presque totalité des Kel-Āhaggar [les Touaregs du Hoggar] regardent la France comme une contrée très petite, une sorte d'île ayant au plus cent kilomètres de diamètre, habitée par une population peu nombreuse, idolâtre, barbare, d'humeur vagabonde, ne tenant jamais en place, ne faisant que voyager, envahir les pays des autres, et molester les peuples civilisés tels que les Touaregs. Les Kel-Āhaggar se croient la nation du monde la plus civilisée, la plus policée et la plus délicate, en même temps qu'une des plus puissantes. Ils connaissent à peine de nom les Anglais, les Italiens et les Espagnols, et ils ont d'eux la même opinion que des Français ; ils ignorent les noms des autres peuples chrétiens ; ils les tiennent tous pour des sauvages idolâtres et ne les appellent que du nom d'*Ikoûfâr* « païens ». Ils ne distinguent pas les Européens des sauvages cannibales de l'Afrique centrale et demandent parfois aux Français s'il est vrai qu'ils ont, vers le Sud, des frères qui mangent la chair humaine. Les Européens, disent-ils, sont tous gouvernés

¹ Hormis les gradés, les militaires de la colonne Dinaux étaient tous arabes, et pour la plupart Châanba.

² FOUCAULD Charles de, *Chants touaregs*, Paris, Albin Michel, Spiritualités, 1997 [1925-1930], p. 289-290.

par des reines ; ils épousent leurs sœurs ; ils prennent leurs femmes à l'essai ; etc., etc.¹

Foucauld force peut-être un peu le trait. Ainsi, Ikhenoukhen, le chef touareg qui avait accueilli l'explorateur Henri Duveyrier en 1860 (non pas au Hoggar, il est vrai, mais dans une partie plus orientale du pays touareg) distinguait parfaitement les Français des Anglais, et avait même des notions précises sur leurs politiques étrangères respectives². Cependant, quelque chose de l'état d'esprit que Foucauld décrit là subsistait à l'époque où j'ai vécu parmi les Touaregs de la région d'Agadez. Beaucoup d'entre eux pensaient encore que, quelque part au sud des contrées connues d'eux, vivaient des peuples cannibales qu'ils désignaient indistinctement du terme collectif de *ǎgori* (pl. *igoritǎn*). Je me souviens ainsi que, lors d'une conversation avec un homme qui avait travaillé au Nigéria, mon interlocuteur, voulant me donner une preuve que même les êtres les plus sauvages étaient ouverts au sentiment du divin, me dit à peu près :

Même l'*ǎgori*, lui qui mange les gens (*wǎl' ǎgori, wa itǎttin aghǎlak*), tu le verras parfois lever le doigt vers le ciel, et dire dans sa langue : Dieu (*God*) !

N'ayant noté ce propos qu'après coup, je ne me souviens plus de sa formulation exacte, hormis pour ce que j'ai retranscrit ici en italiques : l'*ǎgori* était anglophone... Cela n'avait pu se passer que très au sud, au-delà des États musulmans du Nigéria septentrional car mes amis ne m'auraient jamais parlé ainsi de leurs voisins immédiats, haoussas, peuls ou djermas, qu'ils savaient musulmans et dont les langues n'étaient pas totalement inconnues à certains d'entre eux. La plupart des fonctionnaires ou des militaires en poste au nord du Niger étaient alors djermas, une bonne partie des commerçants étaient haoussas : il était difficile d'attribuer des mœurs de sauvages à des gens qu'on croisait chaque fois qu'on avait à faire à Agadez, même si les relations n'étaient pas toujours faciles avec des agents de l'État assez enclins à se conduire comme en pays occupé. Une femme m'a certes raconté un jour qu'elle avait vu à Agadez un soldat qui, à en juger par la dentition effrayante qu'il dévoilait quand il riait, ne pouvait être qu'un

¹ *Ibid.*

² Voir DUVEYRIER, Henri, *Journal de route de Henri Duveyrier publié et annoté par Ch. Maunoir et H. Schirmer*, Paris, Augustin Challamel, 1905, p. 176.

mangeur de chair humaine. Elle en parlait d'ailleurs comme d'un *Āgori* alors qu'il s'agissait vraisemblablement d'un Djerma. Mais je suppose qu'elle n'avait pas souvent l'occasion d'aller en ville.

Pour ce qui est des Occidentaux, les choses n'ont pas changé. Ils sont toujours appelés *ikûfâr*¹. Ce mot est le pluriel de *ākâfâr*, terme dérivé de l'arabe auquel, dans son *Dictionnaire touareg-français*, Foucauld consacre la rubrique suivante :

ākâfâr [...] // payen (h. qui ne croit pas en Dieu) // se dit de tout h. qui ne croit pas en un Dieu unique, qu'il ne croie à aucun, ou qu'il croie à plusieurs // p. ext. « chrétien » ; *ākâfâr* est le mot dont les Kel-Āh[aggar]. se servent hab. pour désigner les chrétiens ; ils croient les chrétiens des payens².

Les Occidentaux seraient donc des païens ou, pour mieux dire, des mécréants. Cependant, Barka, l'homme qui m'a accueilli dans sa famille à mon arrivée au Niger et qui est resté un collaborateur et un ami, m'a assuré un jour qu'il fallait voir en *ākâfâr* un simple nom de peuple (*tāwshit*) à peu près vidé de son sens premier. Si je ne crois pas trahir son propos en rendant de façon un peu vague *tāwshit* par « peuple », il convient de préciser que, dans son usage le plus courant, le mot désigne un groupe de quelques dizaines à quelques centaines d'individus disant descendre d'un même ancêtre – personnage le plus souvent féminin dont des légendes conservent le souvenir et quelquefois le nom. Ces groupes sont à leur tour agrégés en des confédérations qui représentaient autrefois des unités politiques autonomes. Lorsque *tāwshit* a ce sens, il est d'usage de le traduire par « tribu ». J'ai ainsi passé l'essentiel de mes séjours au Niger sur les terres de la confédération des Kel-Ferwan, et plus particulièrement de la tribu roturière des Iberdiyanan. La plupart des personnes dont je parlerai ici sont des Iberdiyanan, hormis Barka et les siens, qui, comme forgerons, avaient un statut particulier : les *tāwshit* de forgerons sont dispersées sur de vastes territoires et leurs membres s'installent où bon leur semble.

Lorsque l'ethnologue Johannes Nicolaisen a séjourné chez les Kel-Ferwan au cours des années 1950, on lui a raconté comment

¹ Notation moderne de *ikoûfâr*. Je suis les transcriptions préconisées par les services d'alphabétisation du Niger.

² FOUCAULD Charles de, *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Imprimerie nationale, 1951-1952, II, p. 760.

trois sœurs quittèrent un jour leur pays natal, l'oasis libyenne d'Awjila, et vinrent s'installer dans la région, où chacune d'elles prit époux parmi les indigènes. De ces trois femmes descendraient les trois principales tribus de la confédération¹. Un vieil esclave nommé Kablo m'a donné de cette histoire une version où l'une des trois sœurs venues d'Awjila était la mère des *Ikûfâr*. Voilà donc un homme pour qui, comme pour mon ami Barka, *ăkâfâr* n'était rien d'autre qu'un nom de tribu, et qui pensait de surcroît que les Occidentaux étaient apparentés aux Kel-Ferwan.

Les propos de Barka étaient sans doute dictés par l'amitié. Quant à Kablo, qui savait gré aux officiers français de lui avoir porté jadis une estime à laquelle sa basse naissance ne l'avait guère accoutumé, la foi qu'il accordait à sa version de l'histoire des trois sœurs venues d'Awjila se nourrissait peut-être de la sympathie qu'il avait pour eux. Il me semble cependant que, en me présentant les *Ikûfâr* comme une simple « tribu », l'un et l'autre ne faisaient qu'exprimer à leur bienveillante manière un sentiment répandu. Ainsi, un jour que les membres d'une ONG américaine étaient venus me rendre visite dans le campement où j'étais installé, mes hôtes touaregs manifestèrent une surprise amusée quand ils m'entendirent converser avec ces visiteurs. Même si elle se réduisait à très peu de choses, leur connaissance du français leur suffisait pour percevoir que ce qu'ils entendaient là était une autre langue. « C'est comme nous avec les Iwellemmedan ! », s'écria Weheshadat, l'une des femmes du campement. Les Iwellemmedan, installés sur les confins nigéro-maliens, constituent une confédération dont les membres parlent une version du touareg différente de celle en usage autour d'Agadez. Weheshadat, comme la plupart de ses contribules, savait parfaitement que les *Ikûfâr* se répartissaient en nations distinctes, dont elle connaissait en gros les noms. Et voilà qu'elle constatait qu'il en était de ces nations comme des confédérations touarègues, et de leurs leurs idiomes respectifs – assurément dissemblables mais pas au point qu'on ne pût, lui semblait-il, passer assez aisément de l'un à l'autre – comme des différentes versions de la langue touarègue. Si elle n'avait pas employé le mot *tăwshît* comme Barka et Kablo, elle voyait tout de

¹ NICOLAISEN Johannes, *Ecology and culture of the pastoral Tuareg, with particular reference to the Tuareg of Ahaggar and Ayr*, Copenhagen, National Museum of Copenhagen, Ethnographical series n° 9, 1963, p. 421.

même dans les *Ikûfâr* un ensemble de populations très semblables aux tribus qui composent le monde touareg. En un mot, pour tous les trois, *ăkâfâr* était ce qu'on pourrait appeler un nom d'ethnie. Du reste, pour désigner la langue de cette ethnie particulière, on procède comme pour toutes les autres langues : on met au féminin le nom de l'ethnie elle-même. La langue que parle un *ăkâfâr* est la *tăkâfart*, exactement comme, dans la région d'Agadez où « Touareg » se dit *ămajagh*, on parle la *tămajaq*, terme qui, selon le contexte, signifie : « la Touarègue » ou « la langue touarègue ». (Le mot français « tamacheq » qui désigne aujourd'hui l'ensemble des parlers touaregs provient des régions où « Touareg » devient *ămashagh* et où la langue s'appelle la *tămashaq*). Rares sont ceux qui, connaissant les mots « français » ou « anglais », emploient *tafransast* ou *tanglăst*. Ce dont Weheshdat s'était soudain aperçue, c'est qu'il y a plusieurs variantes de *tăkâfart* comme il y a plusieurs variantes de tamacheq. En tout cas, dans le traitement de tous ces mots, les *Ikûfâr* apparaissent comme un peuple parmi d'autres.

Il n'empêche que ce nom de peuple – ou de tribu – a des connotations péjoratives qui reviennent de temps en temps au premier plan. J'en ai fait l'expérience, au début des années 1980, dans une famille où j'étais pourtant reçu depuis longtemps comme un ami, quand on gronda un jour devant moi la petite Naomi en lui disant que, « si elle n'était pas sage, l'*ăkâfâr* l'égorgerait avec son grand couteau ». Est-ce sa grand mère Tézori ou sa mère Dijou qui la réprimanda ainsi, je ne m'en souviens plus. Et je ne saurais non plus dire si cette soudaine promotion au statut de croquemitaine voué à terrifier les enfants pas sages était dû à ma mécréance postulée ou aux souvenirs, encore vivaces chez quelques vieillards, de l'insurrection senoussiste (1916-1917) et de la cruelle répression qui avait suivi. Comment le savoir, puisque *ăkâfâr* signifie inséparablement « mécréant » et « Occidental » ? Pour la plupart de mes interlocuteurs, il vaudrait d'ailleurs mieux dire que la seconde acception du mot était « Français » puisque les quelques Occidentaux auxquels ils avaient eu l'occasion d'avoir affaire étaient français. Ce n'était cependant pas vrai pour mes hôtes : le père de Naomi était américain (d'où le prénom de la fillette, que les gens prononçaient *Nomi*). Il avait séjourné dans la région quelques années auparavant – venu là pour préparer une thèse de biologie sur les parasites des palmiers dattiers – et avait été l'éphémère époux

de Dijou. Il y avait ainsi quelques métis dans les alentours d'Agadez, nés de pères français (le cas de Noami était une exception) ayant séjourné là comme militaires ou coopérants. On fraie donc malgré tout avec les croquemitaines. Et ce depuis longtemps. Les Kel-Ferwan ont rallié le camp français dès avant la fin de l'insurrection senoussiste et n'ont cessé par la suite de fournir des contingents de goumiers au pouvoir colonial puis à l'administration nigérienne.

De toute façon, même quand il a le sens de « mécréant », le mot renvoie encore à une appartenance ethnique. Je me souviens qu'une tante de Barka, dont je pensais pourtant que, me connaissant depuis des années, elle ne se formalisait plus de ma mécréance, s'avisa soudain un jour – c'était en août 1980 – d'exiger que je vienne prier avec elle, vu que, me dit-elle, un campement où quelqu'un ne fait pas sa prière est exposé à la malveillance des djinns. Barka lui demanda alors de me laisser tranquille en expliquant :

Warge gado nnet (Ce n'est pas sa coutume, ce n'est pas son héritage culturel) !

Être un mécréant, tout comme la couleur de ma peau et comme la langue que je parlais, faisait partie des attributs de mon peuple, et il n'y avait rien à y changer. Si mes amis sont encore du même avis aujourd'hui, le cas des jeunes Français qui se convertissent à l'islam et vont combattre en Syrie doit les laisser très perplexes. Pour eux, à l'inverse, être Touareg signifiait parler la tamacheq, avoir la peau plutôt sombre et être musulman. Toutes opinions qu'ils ne professaient pas sans quelques nuances car il leur arrivait souvent de déplorer que les Touaregs ne fussent décidément pas des musulmans exemplaires. J'ai ainsi entendu un jour cette réflexion, faite, il est vrai, avec le sourire :

Lorsqu'un Touareg en prière entend le bruit des armes, il oublie à l'instant sa prière et saisit son épée.

Leurs voisins haoussas, qu'ils tenaient pour plus cupides que pieux, avaient droit à une plaisanterie du même genre :

Va t'asseoir près d'un Haoussa qui s'est déchaussé pour prier. Prends ses sandales et mets-les lui sous le nez. Il oubliera aussitôt ses dévotions et te dira : « combien [tu m'en donnes] ? »

C'étaient là des blagues, mais Barka, qui, comme beaucoup de forgerons, n'avait pas une haute opinion des roturiers (ce que ceux-ci leur rendaient bien), m'a un jour dit :

Les Iberdiyānan ne sont pas des musulmans (*Ibārdiyānan, wārgē ināslāmān*).

Il ne voulait pas dire par là qu'ils étaient si peu que ce soit des *Ikūfār*, mais simplement qu'ils étaient de piètres pratiquants.

Et qu'en est-il aujourd'hui de la parenté que les Touaregs du Hoggar croyaient exister entre les Européens et les peuples qui, vers le Sud, mangent la chair humaine ? Disons que, si je n'ai pas rencontré une telle croyance parmi mes interlocuteurs, je me suis parfois trouvé face à des affirmations assez surprenantes. À mon arrivée au Niger à l'automne 1976, un vieillard venu à ma rencontre avait été fort étonné d'apprendre que je venais du Nord. « Je croyais que tous les *Ikūfār* vivent au Sud », s'exclama-t-il. Dans son esprit, les Français dirigeaient encore le pays et résidaient donc là où se prennent les décisions, c'est-à-dire dans la capitale Niamey. J'eus d'ailleurs l'occasion de comprendre par la suite que beaucoup de mes interlocuteurs n'avaient pas vraiment réalisé que le Niger était devenu un pays indépendant. Tout ce qu'ils voyaient, c'était que, blancs autrefois, ceux qui les dirigeaient étaient désormais noirs. Quand on sait que, comme je l'ai dit, les fonctionnaires se comportaient comme en pays conquis, une telle vision des choses correspondait à une certaine réalité : leurs maîtres avaient changé, mais c'était toujours des étrangers. Dont on n'était au demeurant pas sûr qu'ils fussent autre chose que des hommes de paille. En septembre 1977, à mes questions sur l'histoire du pays, un lettré de l'entourage de Bokha, chef suprême des Kel-Ferwan, me répondit :

C'est très simple ; autrefois, nous étions les maîtres ici, aujourd'hui, c'est vous.

Quand je protestai qu'il n'en était rien et que le pays était dirigé par les Djermas (formulation que je savais conforme à la vision locale des choses), il haussa les épaules et balaya ma remarque d'un :

Les Djermas, c'est vous qui les tenez à bout de bras, ne nous prends pas pour des imbéciles (*Izābārman, kuni a tin-yəṭṭafān, wārgē inəbzag a nəmos*).

Et la désignation habituelle que recevaient ces nouveaux maîtres était : *Ikûfâr kăwâlnen* : les *Ikûfâr* noirs.

Ce qui montre d'ailleurs combien le sens du mot est mobile. En général, il va de soi que ceux auxquels on l'applique sont des blancs, à tel point qu'on l'a un jour utilisé devant moi pour désigner un Arabe. C'était en 1977, dans le campement de Khamed, un des principaux notables des Iberdiyanan, où nous étions quelques-uns à écouter une cassette de musique libyenne. Le chanteur plaisait particulièrement aux jeunes gens présents, et Dangesh, la fille aînée de Khamed, s'écria : « Ah, que cet *ăkăfăr* chante bien ! » Dangesh savait parfaitement que le chanteur était libyen, et donc plus que probablement musulman ; mais les seuls Libyens qu'elle connaissait – de riches marchands d'Agadez – se rapprochaient un peu des Occidentaux, à la fois par la couleur de leur peau et par leur niveau de vie. Et peut-être que d'entendre la voix du chanteur s'élever d'un magnétophone le lui rendait plus lointain, et du coup plus proche des contrées fortunées où vivent les *Ikûfâr*. Mais, justement, ces contrées sont aussi celles d'où proviennent les fonctionnaires. Et de ceux-là, quand on les appelle « *Ikûfâr* noirs », on oublie, ne serait-ce que l'espace d'un instant, qu'ils sont musulmans, tout comme Dangesh l'avait fait pour son chanteur. Dans ces usages du mot, on perçoit la distinction que mes amis faisaient entre le petit canton d'univers où se passait leur vie et le monde immense dont provenaient les merveilleux objets que seuls quelques-uns d'entre eux pouvaient acquérir, et où se prenaient à leur endroit des décisions sur lesquelles il n'avaient aucune prise. Et ce monde est celui des *Ikûfâr*, qu'ils soient blancs ou qu'ils soient noirs. Pour les seconds, bien sûr, on sait bien qu'ils n'ont rien à voir avec les anthropophages qu'on situe plus loin encore, dans des pays dont on ne connaît pas le nom. Mais ça aussi, on l'oublie parfois. De sorte que, *via* ces *Ikûfâr* noirs, il y a tout de même un lien, ne serait-ce que ténu et indirect, entre les Occidentaux et les sauvages *Igorităn*, d'autant plus que les uns et les autres peuplent le monde indistinct des lointains. Mais je parle ici au passé. La dernière fois que j'ai rencontré Dangesh, c'était au Mans, en octobre 2004. Elle faisait alors une tournée avec le groupe musical *Oyiwan*, et me fit cadeau du CD qu'elle avait édité. Ce monde avait cessé de lui être lointain...

Mobile, le sens du mot n'est de surcroît pas (ou plus) exactement celui que lui donne Foucauld. Il ne désigne pas les païens, ou les mécréants, mais une certaine catégorie de non-musulmans. Pour mes amis, il y a des hommes qui ne sont pas musulmans tout simplement parce qu'ils sont trop ignorants pour avoir pu accéder à la révélation coranique. Ceux-là sont les *āljāhilān* (sg. *ājāhil*) et ils vivent dans ce qu'on appelle la *tāljuhāla*, terme dérivé de l'arabe *jāhiliyya* par lequel on désigne l'état de barbarie auquel les hommes étaient réduits avant la venue du Prophète. D'autres, bien qu'assez instruits pour être en mesure de connaître le Coran, refusent d'entendre son message : ce sont les *Ikūfār*. Les Occidentaux, qui savent lire et écrire, ne risquent évidemment pas d'appartenir à la catégorie des *āljāhilān*. Ils ont, comme on me l'a parfois dit, la tête dure (*āsshākhin* : ils sont durs, raides), leur impiété est le signe d'une coupable obstination dans le refus.

Que la notion de *jāhiliyya* soit affaire de barbarie autant que de religion, j'en ai eu le témoignage en août 1980, lorsqu'un lettré passa dans le campement de Barka. Un vieil ami, camarade de promotion dans l'école d'ingénieurs où j'ai fait mes premières études, m'y avait rejoint pour quelques jours. Au cours de la conversation, le lettré nous proposa un problème d'arithmétique dont le traitement faisait intervenir une équation à coefficients entiers et à solutions également entières – c'est-à-dire une équation diophantienne. Ce genre de problème, d'origine probablement savante car les équations diophantiennes ont été beaucoup étudiées par les mathématiciens arabes, n'était pas inconnu dans la région et on m'en avait déjà soumis de semblables.

Comme l'énoncé de ces problèmes prévoit de plus que les solutions soient comprises dans un intervalle borné, elles sont forcément en nombre fini, de sorte que, en tâtonnant, mes amis finissaient toujours par les trouver. Mais l'équation à résoudre était ici de la forme $Ax + By = C$, où les coefficients A et B étaient premiers entre eux. Or un théorème bien connu établit qu'une telle équation a une infinité de solutions en (x,y) , toutes liées à l'une quelconque d'entre elles par une relation de la forme : $(x = x_0 + kB, y = y_0 - kA, k \in \mathbb{Z})$. Cela facilite la résolution du problème : on tâtonne d'abord pour trouver une solution quelconque, puis on cherche la valeur du paramètre k qui fournira la ou les solutions

comprises dans l'intervalle prévu par l'énoncé du problème. Les tâtonnements sont bien moindres que s'il fallait trouver d'emblée une solution appartenant au bon intervalle et peuvent même, pour peu que A et B ne soient pas trop élevés, se réduire à presque rien.

Il nous fallut donc, à mon ami et à moi, très peu de temps pour résoudre notre équation. Le lettré salua sportivement notre rapidité et se tourna vers mes hôtes en disant : évidemment, pour eux, ce n'est rien, tandis que pour les *āljāhilān* du coin, ça ne serait pas aussi simple. Il ne voulait évidemment pas dire que nous étions de bons musulmans – nous étions irrémédiablement des mécréants – mais que nous appartenions à la catégorie, dans laquelle il s'incluait avec raison, des gens instruits, alors que ses propres correligionnaires touaregs étaient d'indécrottables ignorants. Ce genre de réflexion revenait souvent dans la bouche des lettrés de la région. Ainsi, dans la liste de tribus que l'historien nigérien Ghoubeïd Alojaly fait figurer en tête de l'ouvrage qu'il a consacré aux Iwellemmedan les plus orientaux (et, en particulier, à sa propre tribu, celle des Iberkorayan), les contribuables de l'auteur sont présentés comme « combattants et hommes de lecture (*ināmmāgārān ān-māghran*) », tandis que les Iwellemmedan de la noblesse reçoivent, outre celui de « combattants », le qualificatif d'*āljāhilān* – qu'il justifie en précisant : « ils ne savent pas lire (*wār-gharrin*)¹. » Si les Iberkorayan n'ont guère été des combattants que durant les quelques années où, au début du XIX^e siècle, ils tentèrent de secouer le joug de leurs nobles suzerains, il est indéniable qu'ils sont, aujourd'hui encore, des hommes de lecture. Étant entendu que la « lecture » dont Ghoubeïd Alojaly parle, en utilisant un mot dont l'étymon arabe a donné notre *Qoran*, est avant tout la lecture psalmodiée du texte coranique. Qui est incapable de pratiquer cette lecture est pour l'auteur un *āljāhil*. Du reste, *ānāslām*, le mot que je traduis par « musulman », a aussi le sens spécifique de « lettré ». Le musulman au sens plein du terme est le musulman lettré.

En tout cas, dans tout cela, il n'est pas question de christianisme. Si, comme au temps de Foucauld, presque tous les Touaregs croient les chrétiens des mécréants, ils ont dans la région d'Agadez un mot spécifique pour les désigner : *almasifo* (pl.

¹ ALOJALY Ghoubeïd, *Āttarikh en-Kel-Denneg. Histoire des Kel-Denneg*, Copenhague, Akademisk Forlag, 1975, p. 9.

almāsifotān). Absent du *Dictionnaire* de Foucauld, ce terme est peut-être d'apparition récente dans la région. Les *almāsifotān* sont vus comme une catégorie particulière d'*Ikûfâr*, la pire de toutes. L'une des premières questions que m'ait posée en 1976 la vieille mère de Barka fut : « Y a-t-il aussi en France de ces mauvaises gens (*ærk aghälak*) qui vivent sans avoir d'enfants ? » Il me fallut un moment pour comprendre que les « mauvaises gens » étaient les Petites Sœurs de Jésus, religieuses dont la règle s'inspire de Charles de Foucauld et qui avaient établi une fraternité à Agadez. Les seuls *almāsifotān* qu'elle connaissait était donc pour elle de mauvaises gens. Abrupte leçon de relativisme culturel pour l'ethnologue débutant que j'étais : ce qui est pour les uns l'idéal de la chasteté est pour les autres la honte d'une vie affranchie du devoir d'enfanter... Akammaya, sa fille aînée, a un jour renchérit sur le même thème, en me disant qu'elle croyait savoir que les *almāsifotān* priaient en se tournant vers l'ouest, signe évident de malignité à ses yeux ; mais aussi d'une certaine franchise car, avait-elle ajouté, eux au moins ne se cachent pas (*wær ærbaghän*), et en cela sont préférables aux autres *Ikûfâr*. Le seul homme à avoir manifesté devant moi une opinion différente à propos des chrétiens était Alkhadji Amman, un éminent lettré agadézien. Comme il me tenait avec raison pour un gamin ayant encore tout à apprendre, il avait entrepris de me lire des passages des classiques arabes. Il lisait en arabe, et me traduisait en touareg en me demandant de prendre des notes. À propos d'un peuple mentionné par Ibn Battoutah, il me précisa :

Ces gens-là n'ont aucune religion, il ne sont ni musulmans, ni chrétiens (*Wær ælen æddin wäl' iyän, wær mosân wäl' inæslämän, wäl' almāsifotän*).

Qu'il en pensât du bien ou du mal, les chrétiens étaient pour lui des gens de religion au même titre que les musulmans, et s'opposaient tout comme eux aux peuples qui n'ont même pas de religion.

Ikûfâr, *almāsifotän*, ce sont là des catégories générales dans lesquelles mes amis rangaient les divers groupes auxquels ils avaient affaire ou dont ils avaient entendu parler. Mais face à un représentant particulier de tel ou tel de ces groupes, je doute qu'ils eussent constamment à l'esprit sa catégorie d'appartenance. Dijou n'imaginait évidemment pas que j'avais dans ma poche un couteau

avec lequel il m'arrivait de trancher la gorge des enfants quand la fantaisie m'en prenait. Peut-être que mes pareils agissaient ainsi dans les petites histoires qu'elle racontait à Naomi, car les Touaregs connaissent tout comme nous des contes où l'on terrifie les enfants pour les rassurer ensuite. Elle avait accepté d'en réciter quelques-uns devant mon magnétophone, peuplés de goules voraces et de djinns égorgeurs, et je ne saurais exclure qu'elle en connût d'autres où le même genre de rôle était tenu par un *ākāfār*. Mais, à supposer que ce fût le cas, je ne pense pas qu'elle ait si peu que ce soit associé dans son esprit les méchants de ses contes avec son hôte de ce jour-là. Sans parler, bien sûr, du père de Naomi. Il était reparti aux États-Unis peu après la naissance de sa fille, avais-je appris, mais revint passer quelques jours à Agadez au cours de l'année 1979. Quand je le vis marcher dans la ville avec Dijou à son bras, usage fort peu touareg mais auquel elle semblait se prêter avec plaisir, je les trouvais délicieusement américains malgré le corsage brodé à la mode du pays et le pagne qu'elle portait comme à son habitude. Alors, pour ce qui est du grand couteau...

Et même les Petites Sœurs de Jésus avaient des relations très amicales avec au moins certaines familles – tout au plus souriait-on un peu de leur irénisme. Plusieurs de mes amis avaient d'ailleurs accepté d'envoyer leurs enfants à l'école que, bien avant que les autorités nigériennes ne se soucient de scolariser les Touaregs, des religieux catholiques avaient établi en plein pays *kel-ferwan*. Dangesh y avait commencé une scolarité que son père interrompit du jour au lendemain quand il apprit que la journée de travail commençait par la récitation de la prière (c'est du moins la peu vraisemblable rumeur qui courut). Le vieil homme était mort depuis plusieurs années quand je rencontrai Dangesh au Mans. Il n'aura donc pas su ce que sa fille m'apprit avec un sourire mi-gêné, mi-malicieux : elle était alors logée à l'Abbaye de Solesmes. « Chez les Chrétiens (*ghur əlməsifotān*) ? », la taquinai-je. Son sourire s'agrandit. Le monde avait décidément bien changé. Mais il n'avait jamais été simple. Barka m'a confié un jour que les religieux chrétiens méritaient bien mieux à ses yeux le titre de religieux (*ānəsləm*) que les lettrés d'Agadez. Je ne crois pas qu'il s'était soudain mis à considérer la chasteté comme une valeur ; simplement, il voulait manifester son agacement contre l'âpreté au gain de certains lettrés d'Agadez, auxquels le commerce des

amulettes coraniques et autres secours magiques permettent de vivre dans une grasse aisance auprès de deux ou trois épouses, tandis que, croyait-il savoir, leurs homologues chrétiens renonçaient au monde et à ses séductions.

Qu'aurait-il pensé de Charles de Foucauld, je ne sais. Il ne connaissait de lui que le gros dictionnaire dont les quatre tomes alourdisaient mon sac à dos. J'ai dit ailleurs¹ la complexité des sentiments que les Touaregs du Hoggar vouaient à l'ermite de Tamanrasset, et ajouterai simplement ici que son célibat ecclésiastique fut au moins une fois l'objet d'une plaisanterie. En 1908, alors que le colonel Laperrine traversait le Hoggar en compagnie de Foucauld et de quelques notables touaregs, dont l'amenokal Moussa agg Amastan et son cousin Akhamouk agg Ihemma, il eut à passer à proximité d'une grotte dont on racontait que celui qui y pénétrait était assuré de se marier dans l'année. Belle occasion de rire pour Akhamouk, qui prétendit, espérant y faire entrer le saint homme, qu'elle contenait des inscriptions intéressantes. Il ne se faisait pas trop d'illusions sur les effets du sortilège, mais, confia-t-il à Laperrine qu'il avait mis dans son jeu, ce serait un motif de taquinerie pour toute l'année qui allait suivre. Manque de chance, Foucauld connaissait la légende, et se contenta de passer la tête par l'ouverture qui servait d'entrée ; lui aussi pouvait être farceur².

Les choses n'étaient cependant pas uniment idylliques. Au cours de la même tournée, Laperrine, qui avait entendu parler de l'insolent poème recueilli par Foucauld l'année précédente (*cf. supra*), demanda qu'on lui présente son auteur Elou ag Boukheida. Moussa agg Amastan, consterné d'apprendre que les vers du jeune homme étaient venus à la connaissance des Français, supplia Laperrine de ne pas le faire mettre à mort. Le colonel n'en avait nulle intention, bien sûr, mais c'est un Elou tremblant qui se présenta devant lui et affronta ses plaisanteries, dont j'imagine qu'il dut les trouver terrifiantes³. Les nouveaux maîtres avaient beau se montrer bonhommes, on n'oubliait pas qu'ils étaient tout-puissants, et ils ne manquèrent pas d'en donner la preuve lorsque

¹ CASAJUS Dominique, *Charles de Foucauld moine et savant*, Paris, CNRS Éditions, 2009.

² LAPERRINE Henry, « Notes et souvenirs. La pacification des Touareg », dans *Questions diplomatiques et coloniales*, volume 36, 1913, p. 81. Je remercie Paul Pandolfi de m'avoir signalé ce texte.

³ *Ibid.*, p. 75.

l'insurrection senoussiste éclata moins de dix ans plus tard. Beaucoup de choses se sont passées depuis, d'autres maîtres sont venus, mais quelques souvenirs demeurent.

Ici se ferme mon carnet de croquis. S'ils sont flous parfois, c'est que la vie sociale elle-même est floue. Les mots que les acteurs sociaux appliquent aux groupes, proches ou lointains, avec lesquels ils interagissent participent de ce flou tant leur sens est mobile. Ce sont pour eux des repères approximatifs qui leur permettent de s'y retrouver à peu près dans leurs interactions avec leurs semblables, des bornes qu'ils déplacent quand le contexte l'impose. Notre tâche d'anthropologue est d'établir la carte de ces repères, comme j'ai tenté de le faire ici, mais lorsque nous oublions qu'elle ne vaut que pour le moment où nous avons fait nos relevés, le flou se perd. La vie aussi.